Document generated on 04/25/2024 10:35 a.m.

Liaison

Ontarie, le Québec se fout de ta gueule

Daniel Marchildon

Number 31, Summer 1984

URI: https://id.erudit.org/iderudit/43415ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)
1923-2381 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Marchildon, D. (1984). Ontarie, le Québec se fout de ta gueule. *Liaison*, (31), 73–73.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1984

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Ontarie, le Québec se fout de ta gueule

par

Daniel Marchildon

Des Québécois ont souvent reproché aux Ontarois de mal parler le français. C'est vrai. Un examen de notre niveau de langue et de sa qualité par rapport à un français dit « international », correct (bien que la notion même d'une telle langue reste contestée), révélerait que le parler des Franco-Ontariens regorge d'anglicismes et d'impropriétés.

Mais les Québécois ont tort de formuler un tel jugement à l'égard de notre langue, quand ils se réfèrent au français du Québec comme standard de comparaison. L'émission *Sept heures bonhomme*, animée par Jean-François Doré et, à l'occasion, Anne Poliquin, et diffusée le soir sur semaine au réseau national de Radio-Canada, m'inspirait cette réflexion. J'écoutais l'animateur parler « de prendre une p'tite drive » et « d'aller aux vues » ; sa collaboratrice de : « kids », « jokes », « taper des choses sur une machine vidéo » et « un grand show de quatre bands ».

Ces impropriétés, les animateurs les glisseraient-ils sur les ondes pour mettre l'ensemble des francophones hors-Québec — qui « parlent mal » — à l'aise en écoutant *leur* radio nationale ? *Sept heures bonhomme*, une production montréalaise, traite d'actualités dans le rock francophone et anglophone mais se limite presqu'exclusivement à parler des événements à Montréal. L'émission ignore autant le reste du Québec que le Canada, donc même les anglicismes sont ceux de Montréal. Or dans l'Outaouais, les inexactitudes linguistiques sont distinctes mais non pas pour autant moins nombreuses. Et c'est, je crois, le cas dans bon nombre d'endroits au Québec. Les Québécois ne s'expriment pas de façon uniforme d'une région à l'autre, ni nécessairement « bien », ou encore, mieux, dans l'ensemble, que les Ontarois.

D'ailleurs, ce snobisme linguistique, ce « vous-parlez-mal-parce-que-vous-ne-parlez-pas-comme-nous », les Français le reprochaient aux Québécois il n'y a pas si longtemps. C'est un défaut dont j'ai été coupable, du moins dans mon for intérieur. Je me souviens de ma réaction horrifiée (issue de mon purisme), quand j'entendais parler deux jeunes Acadiens que j'avais hébergés quelques jours. J'ai mûri depuis. . .

Cette tendance de certains membres des grands groupes linguistiques (pas seulement les francophones, mais par exemple, les Anglais par rapport aux Américains, ou même les nordistes par rapport aux sudistes aux Etats-Unis) à qualifier d'inférieurs les autres qui partagent leur langue, résulte d'une sorte d'insécurité collective, voire d'une forme de nationalisme : « Le nationalisme est presque toujours l'expression involontaire d'un exclusivisme et d'un snobisme culturels » (Des Amérindiens de deuxième ordre, Jamake Highwater, *Liaison* n° 29). Bref, le syndrome du Eux et du Nous.

Bien des Québécois en sont là. En se distançant du reste du Canada, ils ont aussi voulu se scinder de nous. Or, ils oublient qu'une langue sert avant tout de véhicule de communication et n'est donc pas la propriété exclusive de qui que ce soit.

J'ai un copain à Penetang qui a été assimilé, mais qui a recommencé à me parler en français. Il cherche souvent ses mots, commet de graves erreurs syntaxiques, entre autres. Mais, puisque je le comprends, cela ne me fait rien. Lui aussi se comprend maintenant : il a surmonté son complexe d'infériorité linguistique, et moi celui de la supériorité linguistique.

S'exprimer est plus important que « bien » parler, surtout quand ce qualificatif se fonde sur des critères inspirés par le chauvinisme.✶

Le théâtre d'ici s'exporte ailleurs

par

Marc O'Sullivan

La saison théâtrale 1983–1984 prend fin et j'en profite pour souligner un phénomène important qui a marqué le théâtre professionnel cette année. Il s'agit de la percée, au Québec, du théâtre franco-ontarien, grâce au succès de deux productions : *l'Inconception* de Robert Marinier et *Nickel* d'Haentjens-Dalpé.

L'Inconception revêt une grande importance du fait que c'est la première pièce franco-ontarienne produite par le Théâtre français du Centre National des Arts, dans le cadre de sa saison régulière. De plus, la pièce fut présentée à Montréal, au Théâtre d'Aujourd'hui, où elle a reçu des

FÉDÉRATION DES GUIDES FRANCO-ONTARIENNES

435, rue Notre-Dame, pièce 210
Sudbury, Ontario
P3C 5K6

Tél. : (705) 673-1414

ACCO
ASSEMBLÉE DES CENTRES CULTURELS DE L'ONTARIO

7, rue Aurora
Kapuskasing, Ontario
P5N 1S6
(705) 335-3755

Florent Binet
président

Denis Bertrand
secrétaire général